

ANTOINE DE GALBERT, UNE ENVIE DE LÉGÈRETÉ

COLLECTIONNEUR ET MÉCÈNE ATYPIQUE, LE FONDATEUR DE LA MAISON ROUGE
EN TOURNE LA PAGE, APRÈS QUATORZE ANS D'ACTIVITÉ.

SA DERNIÈRE EXPOSITION S'INTITULE « L'ENVOL ». TOUT UN SYMBOLE.

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉRIC JANSEN

En juin 2004, il faisait sensation en ouvrant la Maison rouge, fondation privée dédiée à la création contemporaine. Au rythme de trois expositions par an, cet espace de 1 300 mètres carrés situé près de la Bastille, à Paris, a rapidement trouvé son public, au grand étonnement d'Antoine de Galbert, qui n'avait d'autre ambition que de montrer ce qu'il aimait, sans se soucier de mode ou de marketing... Preuve que son goût, sa personnalité, son œil de collectionneur en touchaient plus d'un. Mais aujourd'hui, avec la même liberté, il décide de mettre un terme à cette aventure.

Votre prochaine exposition, la dernière, s'intitule « L'envol ». Sans doute n'est-ce pas un hasard ?

Non, bien sûr. Avec les commissaires Barbara Safarova, Aline Vidal et Bruno Decharme, nous avons imaginé une exposition qui traite du rêve de voler. Ce vaste projet réunit cent trente artistes. Ce qui nous intéresse, c'est le désir de se lancer dans l'inconnu, de s'arracher aux pesanteurs et non le vol en lui-même, parce qu'on sait qu'on ne s'envolera jamais. Certains peuvent y voir mon envie de changer de vie. Mais il y a des surprises,

de l'humour, comme cette sorcière sur son balai qui s'écrase contre un mur ! Nous voulions que cela soit triste et drôle à la fois.

Icare aussi finit mal...

Tout le monde sait qu'on va tous y passer et que tout cela n'a aucun sens. Alors, autant être léger et tenter des évasions, bâtir des utopies.

La Maison rouge était-elle une forme d'utopie ?

Non, je pense que c'était un miracle. Quand je me suis lancé, j'avais la conviction profonde que je devais faire quelque chose. Ce n'était pas par utopie : j'avais envie d'exposer ce que j'aimais, mais je ne pensais pas que cela marcherait à ce point. Nous avons commencé à trois et sommes aujourd'hui vingt personnes, avec des gardiens, des assurances, et soixante mille visiteurs sont venus voir la dernière exposition.

Alors pourquoi, avec ce succès, vouloir tout arrêter ?

Ce doit être l'âge. C'est une période de ma vie où j'ai envie de tourner des pages, de mettre de l'ordre. Après quatorze ans, mieux vaut arrêter quand tout va bien.

Pouvez-vous nous rappeler les débuts ?

J'ai pris la décision de faire une fondation en 1999, mais elle n'a été reconnue d'utilité publique qu'en 2003, et la Maison rouge a ouvert un an plus tard. Ce n'était pas si mal que cela prenne tout ce temps : j'ai pu visiter des musées, des fondations, et cela a été très bénéfique. J'ai vu comment les Allemands et les Suisses travaillaient. J'ai beaucoup appris sur la beauté de leurs lieux, leur professionnalisme, leur vision. L'argent privé y est utilisé plus intelligemment que chez nous. Ici, les gens de pouvoir sont dans la confrontation, alors qu'ils pourraient créer des endroits extraordinaires, en pleine campagne. Si j'avais dix milliards, je ferais une chose à 3 000 mètres d'altitude.

Dès le départ, vous vous êtes singularisé en exposant des collections privées.

Pourquoi ?

Cela s'explique par le fait que pendant dix ans, j'ai eu auparavant une galerie à Grenoble. Et les gens que l'on admire et qu'on attend toute la journée lorsqu'on a une galerie, ce sont les collectionneurs ! J'en ai rencontré qui étaient exceptionnels.

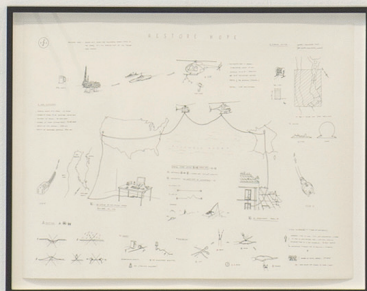
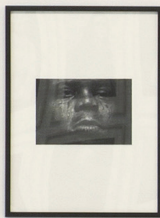
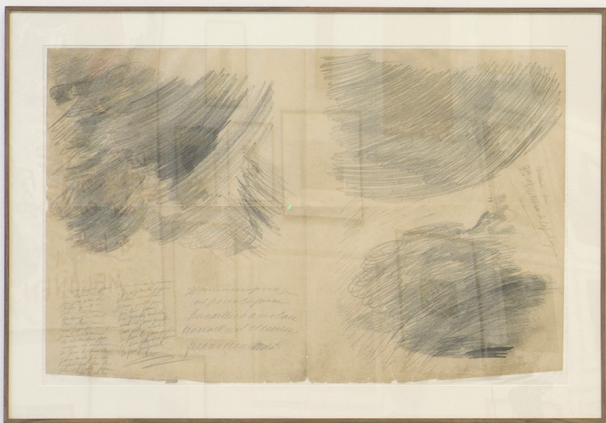
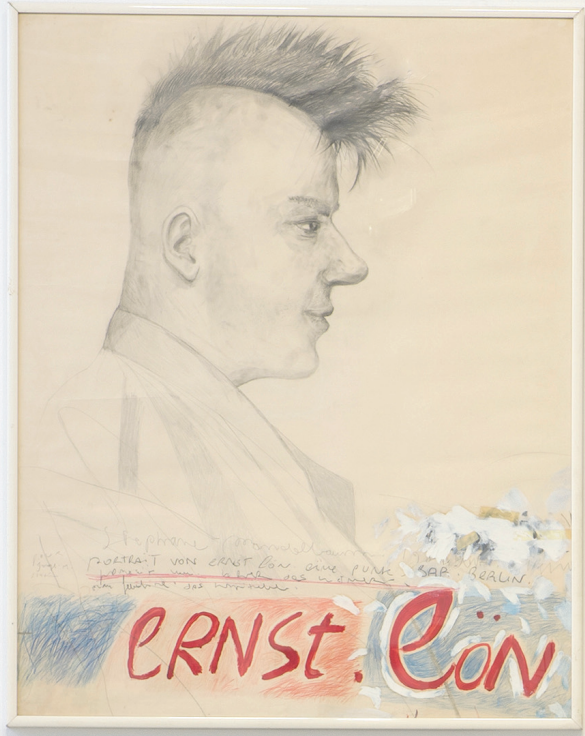


© MATHILDE DE GALBERT

ANTOINE DE GALBERT

EN CINQ DATES

- 1955** Naissance à Grenoble
- 1987** Y ouvre une galerie d'art
- 2004** Inauguration de la Maison rouge
- 2012** Chevalier de la Légion d'honneur
- 2018** Fermeture définitive de la Maison rouge le 28 octobre



Vue de l'exposition
« Le mur, les œuvres de la collection
Antoine de Galbert », 2014.
© MARC DOMAGE



Exposition Berlinda
de Bruyckere
et Philippe Vandenberg,
« Il me faut tout oublier », 2014.
© MARC DOMAGE

Certains d'entre eux ont-ils particulièrement compté ?

Presque tous m'ont influencé, et j'ai découvert beaucoup d'œuvres grâce à eux. Il faut savoir que j'avais ouvert cette galerie sans connaître grand chose en art. J'ai tout appris au fur et à mesure. Je suis un vrai autodidacte, ce qui était problématique au début : je n'étais pas à l'aise, mais cela est devenu une qualité, une liberté.

Étiez-vous un bon marchand ?

Non. J'étais incapable d'appeler quelqu'un pour lui vendre un tableau ! C'est pour cette raison que lorsque j'ai eu des moyens pour créer la fondation, je me suis lancé. Cela me permettait de continuer à faire ce que j'aimais sans être marchand. C'était aussi une forme d'engagement : quand vous exposez un artiste, vous le soutenez dix fois plus qu'en achetant une œuvre.

Un engagement qui coûtait beaucoup d'argent...

Cela correspondait aussi à une réflexion sur un patrimoine, mais je n'étais pas milliardaire. Disons que cela coûtait 2,5 millions par an. Mais il ne faut pas attendre de la culture qu'elle soit rentable. Mieux vaut ouvrir une épicerie.

Vous-même êtes collectionneur, mais n'avez jamais montré l'ensemble de vos œuvres. Pourquoi ?

Si, une fois, pour les 10 ans : 1 200 œuvres accrochées de façon aléatoire. Sinon, les expositions puisaient dans ma collection et inversement. C'est ce qui a créé cette alchimie, il y avait une vraie honnêteté. Ensuite, on aime ou pas, c'est une question de goût. Des gens ont trouvé que ce que je montrais était parfois morbide...

Une collection est-elle un autoportrait ?

Pas formellement, mais cela exprime des fan-

tasmes, des peurs, des passions. Ma fille dit que je mets sur les murs ce que je ne veux pas garder dans ma tête. Elle a peut-être raison.

Vivez-vous au milieu de vos œuvres ?

Plus maintenant. Quand j'avais moins de choses, j'accumulais, mais c'est devenu tellement important qu'il a fallu prendre des entrepôts, passer à une autre étape.

Une collection n'existe-t-elle pas aussi grâce au regard de l'autre ?

Si, et je prête beaucoup, près de deux cents œuvres par an. J'ai un assistant qui ne s'occupe que de cela. C'est une collection vivante et utile.

Combien d'œuvres possédez-vous ?

Environ deux mille, mais cela ne veut rien dire : avec dix chefs-d'œuvre, vous pouvez être un grand collectionneur. Cela indique juste une boulimie, beaucoup de choses achetées de façon légère.



Exposition « Mémoire du futur, la collection Olbricht », 2012.

© MARC DOMAGE

Qu'est-ce qui fait la particularité de votre collection ? L'éclectisme ?

C'est vrai, je m'intéresse à tout. J'ai été élevé dans des meubles du XVIII^e siècle : mes parents avaient un goût classique, et je revois encore mon père lire religieusement la *Gazette de l'Hôtel Drouot*... J'ai commencé avec quelques copains, à Grenoble, à m'intéresser à l'art africain, mais ce n'était pas assez exubérant. Alors je suis allé vers les coiffes ethnographiques, l'art brut et, bien sûr, la création contemporaine. À la fondation, j'ai voulu exprimer ce décloisonnement.

Était-ce devenu difficile à la longue de se renouveler ? Vous seriez-vous lassé ?

J'ai des milliers d'idées d'exposition. C'est plutôt l'envie de se délester : c'est quand même lourd, même si j'ai une équipe géniale. Je ne me suis pas lassé de la création, mais je trouve que le milieu devient très artificiel. Et ça s'est beaucoup accéléré.

PAGE DE DROITE

Alexandre Rodtchenko, *Un saut*, 1934, présentée dans l'exposition « L'envol ».

© COLLECTION MULTIMEDIA ART MUSEUM, MOSCOU
MOSCOW HOUSE OF PHOTOGRAPHY MUSEUM

Vous n'hésitez pas à parler de la vulgarité de l'art contemporain...

C'est un peu vrai, non ? On ne retrouve pas ça chez les amateurs de dessins anciens. C'est lié à un monde qui est neuf socialement, ce qui est aussi sympathique car on rencontre des gens originaux.

Continuez-vous à fréquenter les foires ?

Oui, et j'y achète beaucoup. J'aime glaner, comme dans le film d'Agnès Varda. C'est tout à fait ça : ramasser les restes, il y a tellement de choses partout... Cela ne veut pas dire que j'achète n'importe quoi, mais c'est aussi une promenade, des rencontres.

Achetez-vous parfois des œuvres très chères ?

Non. J'ai des amis qui décident de n'acquérir que deux fois par an des pièces importantes. Ils ont raison, leurs enfants seront plus riches que les miens... Mais quel ennui, j'en suis incapable ! Je préfère m'amuser.

La Maison rouge ferme, mais la fondation continue. Comment votre mécénat va-t-il désormais s'exprimer ?

Sous forme d'aides d'urgence. Au lieu de dépenser 500 000 € dans une exposition, je vais démultiplier des actions pour monter un film,

payer un catalogue, financer une performance, revenir à ce monde de la jeune création pour qui 20 000 € représentent une somme énorme. Je souhaite aussi soutenir le musée de Grenoble pour ses acquisitions. J'y montrerai d'ailleurs en mars 2019 ma collection.

Enfin !

Vous pourrez en avoir un aperçu avant, en juillet, aux Rencontres d'Arles, où j'exposerai une centaine de portraits. En juin 2019 sera présentée ma collection de coiffes au musée des Confluences à Lyon, auquel j'en ai fait don. Et en 2020 à Marseille, à la Friche la Belle de Mai, je prêterai une sélection d'œuvres, mises en scène par des enfants du quartier... Cela m'amuse beaucoup. Une façon de casser l'image du bourgeois collectionneur. ■

À VOIR

« L'envol », la Maison rouge,
10, boulevard de la Bastille, Paris XII^e,
tél. : 01 40 01 08 81, www.lamaisonrouge.org
Du 16 juin au 28 octobre.

